

Chapitre 1

1850, dans les environs de Leeds

La voiture s'arrêta brutalement. Édouard serra les mâchoires. Il était déjà en retard et, malgré la tempête qui s'amplifiait d'heure en heure, il espérait arriver à bon port dès ce soir. Hélas, les chevaux eux-mêmes ne semblaient plus capables d'avancer.

Il passa la tête par la fenêtre et reçut une bourrasque en plein visage. Il se rendit alors compte que, bien installé dans la voiture, il n'avait pas mesuré la dégradation du temps depuis leur départ de Londres.

Ils étaient partis malgré les réserves de son majordome. Ce dernier était sujet à de fréquents rhumatismes ; or ce soir, plus que jamais auparavant, il avait eu grand peine à marcher. À tel point que, sans le refus inébranlable de son domestique, Édouard

aurait fait appel au médecin pour qu'il puisse soulager les douleurs de Winston.

« Que se passe-t-il ? cria-t-il au cocher.

— Excusez-moi, Monseigneur, mais nous ne pouvons plus avancer », hurla ce dernier pour se faire entendre du maître, car la pluie torrentielle couvrait une grande partie du son de sa voix.

« J'aperçois une lueur. Si nous faisons un dernier effort, nous pourrions peut-être demander asile à ces gens pour la nuit, le temps que la tempête se calme. Car autrement, je crains que nous ne mourions ici !

— Faites donc ! rétorqua Édouard, puis il referma la fenêtre pour se caler confortablement contre le dossier de son siège.

— Petit contretemps, mon ami ? »

Édouard se tourna vers son ami, Georges Norton, comte de Filsbury. Il soupira.

« Je crains que nous ne devions nous arrêter pour la nuit. Le cocher a repéré une habitation vers laquelle il se dirige.

— Je préfère cela que de mourir noyé sous ces trombes d'eau », approuva Georges.

Édouard sourit.

« Heureusement que tu as accepté de m'accompagner. Autrement, je me serais senti bien seul !

— Imagine qu'une jolie fille se trouve dans cette demeure... »

Édouard ricana.

« Impossible ! Je connais tous les habitants de ce coin, et je peux te certifier qu'aucune jolie fille n'y habite.

— Cela fait quatre ans que tu n'es pas venu voir ta grand-mère. Bien des petites filles ont grandi !

— Probable ! De toute façon, qui te dit qu'elle accepterait mes avances ? »

Georges se mit à rire.

« Voyons, tu sais très bien qu'aucune femme ne te résiste ! »

Édouard avait vingt-cinq ans et pouvait être qualifié de séducteur impénitent. Dès qu'une jeune fille lui plaisait, il n'avait de cesse de la poursuivre de ses assiduités,

jusqu'à ce qu'elle cède. De plus, il se moquait comme d'une guigne des scandales qui pouvaient découler de ses frasques. Ainsi, plusieurs jeunes filles de bonne famille s'étaient soudainement retrouvées unies à de vieux débris sans intérêt, et les mères ayant des jeunes filles à marier évitaient désormais comme la peste d'inviter Édouard à leurs réceptions. En effet, depuis sa plus tendre enfance, aucune fille ne pouvait résister à son brûlant et profond regard gris bleu, ni à ses lèvres sensuelles. Et encore aujourd'hui, son charme naturel faisait des ravages auprès de la gent féminine. Il possédait un nez droit et fin et un menton volontaire. Son beau visage était encadré de boucles rebelles, et, malgré la mode, il refusait de porter une perruque, sauf lorsqu'il devait siéger à la Chambre des Lords. Il avait un corps athlétique, tout en muscles, avec des mains puissantes et douces à la fois.

Son comportement licencieux faisait le désespoir de sa grand-mère, qui lui avait interdit de lui rendre visite pendant de

nombreuses années. Et soudain, il avait reçu un message lui ordonnant de venir la rejoindre. Ne fréquentant plus le milieu huppé de la haute société depuis quelques années, il s'était demandé ce qu'il avait encore fait de mal. À présent, il avait une maîtresse attitrée, même s'il lui arrivait parfois de chercher son plaisir ailleurs. Mais Vivian lui plaisait, et elle était prête à satisfaire le moindre de ses caprices. Aussi l'entretenait-il généreusement afin qu'elle reste à sa disposition.

La voiture s'arrêta de nouveau et le cocher descendit avec grande difficulté.

« Nous sommes arrivés, Monseigneur. Je vais leur parler. »

* * *

Quelqu'un tambourina à la porte. Alexandra sursauta. Elle lisait devant la grande cheminée, n'ayant pas réussi à trouver le sommeil à cause de la tempête qui faisait rage au-dehors. C'était lors d'une de ces tempêtes que son père avait trouvé la mort. Sa mère était tombée malade quelque temps

après et, à présent, elle était paralysée. Sans autre famille ni amis, Alexandra n'avait personne vers qui se tourner. Aussi s'occupait-elle seule de sa mère et de l'entretien de la maison, de l'écurie ainsi que du jardin.

Les coups redoublèrent. Alexandra avait peur d'ouvrir, mais elle se doutait que, qui que ce soit, ce devait être une personne égarée. La demeure était tellement éloignée du village que personne ne passait jamais par là. D'aussi loin qu'Alexandra se souvienne, aucun visiteur ne s'était présenté chez eux, même du temps où son père était vivant. Et par une nuit pareille, qui viendrait volontairement s'aventurer dans les parages ?

Alexandra se munit d'un pistolet avant d'entrebâiller la porte. On n'était jamais assez prudent.

« Qui êtes-vous ? »

Un homme rondelet et dégouttant de pluie lui faisait face.

« Excusez-moi de vous déranger, madame. Mon maître, son ami et moi-même

souhaitons vous demander asile pour la nuit. Nous venons de Londres et nous ne pouvons aller plus loin. Les chevaux sont fatigués et les roues pataugent dans cette boue.

— Qui est votre maître ?

— Sa Grâce le duc de Grandsvale. Son ami est lord Filsbury. »

Alexandra réfléchit quelques instants. Le pauvre bougre qui se trouvait en face d'elle avait l'air d'avoir besoin d'un bon bain chaud, et ne semblait pas dangereux. Toutefois, il ne fallait jamais se fier aux apparences.

« Attendez ici ! Il faut que j'en avise mes parents », dit-elle en refermant la porte.

Le cocher resta interdit. Il était heureux pour cette pauvre femme que le duc ne se soit pas déplacé lui-même. Non seulement il n'aurait jamais accepté de parler à une personne en restant sur le pas de la porte, mais en plus, il aurait été enragé de se voir fermer la porte au nez.

La jeune fille fut de retour cinq minutes plus tard.

« Nous voulons bien vous héberger pour la nuit, annonça-t-elle. Toutefois, vous dormirez dans l'écurie. Elle se trouve juste derrière la maison. Il n'y a qu'un poulain, vous aurez de la place pour y installer vos chevaux. Les paillassons vous serviront de couche. »

Alexandra vit à l'expression de son interlocuteur que cette solution ne lui plaisait pas. Cependant, il dut se rendre compte qu'il n'avait pas le choix, aussi acquiesça-t-il.

« Je vais prévenir mon maître.

— Dans ce cas, je vous souhaite de passer une bonne nuit. »

Et elle lui ferma à nouveau la porte au nez.

* * *

Lorsque son cocher l'informa qu'ils allaient dormir dans l'écurie, la première impulsion d'Édouard fut d'aller s'inviter de force dans la demeure de ces paysans. Pour qui se prenaient-ils ? Il était duc, et un duc devait dormir dans un lit. Toutefois, au vu des circonstances et parce qu'il était fatigué,

il décida que pour cette nuit, il ferait contre mauvaise fortune bon cœur. Cependant, il se promit d'avoir une conversation avec le maître des lieux dès le lendemain pour l'informer de ses devoirs envers lui. Ensuite, il réfléchirait à la punition que méritait une telle offense.

La nuit fut horrible. Il n'avait jamais dormi aussi près d'autres hommes. Son cocher ronflait bruyamment et Georges bougeait sans cesse. Comment ses deux compagnons d'infortune pouvaient être si profondément endormis, c'était un mystère ! Il ne réussit qu'à s'assoupir de temps en temps. Aussi, dès qu'il vit les rayons de l'aube pénétrer par la porte d'entrée, il décida qu'il ne servait à rien de rester allongé. Malgré le bruit qu'il fit en se levant, ni Georges ni Calvin ne se réveillèrent. Édouard poussa un soupir de frustration. C'est alors qu'il entendit une porte s'ouvrir dans la maison. Quelqu'un était réveillé. Il était temps de faire comprendre à ses hôtes qui il était vraiment !

* * *

Alexandra n'avait jamais été une lève-tard. Lorsqu'on devait subvenir soi-même à ses besoins, il était impensable de faire ce que les nobles appelaient des grasses matinées. Du reste, personne chez elle ne faisait la fête la nuit. Même avant que son père ne meure, Alexandra devait se lever très tôt pour cueillir les fleurs, récolter les fruits et légumes et ramasser les œufs qui seraient vendus au marché. C'était son père qui allait au village. À présent que la jeune femme était seule à tout faire et à s'occuper de sa mère, elle devait se lever encore plus tôt.

Lorsqu'elle arriva au niveau de leur jardin, Alexandra ressentit un immense découragement. La tempête avait tout détruit ! Encore une fois ! Lorsque son père avait trouvé la mort, sa mère et elle avaient œuvré pendant des jours pour que leur jardin soit à nouveau fonctionnel, et cela avait pris plusieurs mois avant que tout ne repousse comme avant. À défaut d'avoir des produits de qualité, au moins n'étaient-elles pas

mortes de faim. Mais alors qu'elle regardait le désastre, une seule pensée lui venait en tête : cette fois, elles allaient bel et bien mourir de faim ! Impossible de s'en sortir seule ! Incapable de bouger, elle resta là, les bras ballants.

« Madame ? »

La voix la fit sursauter. Elle se tourna brusquement et se retrouva face à un profond regard gris bleu. Elle resta interdite. Quels beaux yeux ! Un instant, elle en perdit la parole, mais elle se reprit vite, sans pouvoir s'empêcher de rougir.

Édouard remarqua le trouble de la jeune fille. Lui-même était étonné : il ne s'attendait pas du tout à voir une telle beauté là, dès le matin. Il avait été prêt à jouer son rôle de duc offensé, mais face à ces beaux yeux vert émeraude qui s'agrandissaient de surprise, ces lèvres entrouvertes et tentatrices, soudain, Édouard ne souhaitait plus du tout se montrer arrogant. Il la détailla de la tête aux pieds. Elle était vraiment très séduisante, avec ses yeux en amande frangés de longs cils et ses

cheveux légèrement bouclés d'un noir de jais. Grande et mince, elle avait aussi une bouche pleine et sensuelle et un petit nez retroussé. Elle ne portait aucun fard ni bijoux, mais son charme n'en paraissait que plus rafraîchissant. Ses courbes étaient mises en valeur par une robe jaune un peu défraîchie. Il eut soudain une immense envie d'elle. Georges avait finalement raison : il ne connaissait pas toutes les beautés du coin !

« Qui êtes-vous ? demanda la jeune fille.

— Je suis lord Édouard Beriley, duc de Grandsvale.

— Oh, vous êtes arrivé hier soir avec l'homme qui m'a parlé !

— Tout à fait. Et vous êtes ?

— Alexandra Blackwood.

— Pourquoi êtes-vous dehors à une heure pareille ? Et seule, de surcroît.

— Ma mère ne peut se déplacer en ce moment. »

La jeune femme réalisa trop tard l'erreur qu'elle avait commise. Avouer à un inconnu, même à un duc, qu'elle se trouvait presque

livrée à elle-même n'était pas une chose à faire. Sans réfléchir, elle recula.

« Ne soyez pas effrayée. Je ne vous veux aucun mal. »

Édouard avait compris deux choses. La première était qu'elle vivait isolée avec sa mère. La seconde, qu'elle n'était pas mariée. Non seulement elle n'avait fait aucune mention d'un époux, mais elle ne portait pas d'alliance. Il décida alors de ne pas partir de cet endroit isolé sans l'avoir mise dans son lit. Ou dans le foin. L'endroit importait peu, en l'occurrence.

Il entendit des pas derrière lui. Lorsqu'il se retourna, il vit Georges et Calvin, enfin réveillés.

« Laissez-moi vous présenter mon compagnon, dit-il à la jeune femme, qui semblait de moins en moins à l'aise. Voici mon ami, lord Filsbury. »

Il était vital qu'elle se sente en sécurité avec lui. Édouard était un libertin, mais forcer une jeune femme n'était pas dans sa nature. Il aimait que ses conquêtes viennent

librement à lui. Aussi, il lui sourit franchement, espérant que son charme naturel la rassurerait.

Alexandra le vit lui sourire et soudain, elle fut perdue. Elle avait déjà rencontré des hommes, notamment au marché. Elle avait également croisé des nobles, lorsqu'ils faisaient semblant de s'intéresser aux paysans et venaient les saluer au village. De manière générale, elle se faisait le plus invisible possible. Son père l'avait à maintes reprises mise en garde contre les hommes et leurs instincts. Elle-même avait surpris quelques regards lubriques. C'est pour cette raison qu'elle ne s'attardait jamais au village et qu'elle avait toujours une arme avec elle lorsqu'elle partait seule sur les routes.

Jusqu'à présent, elle n'avait jamais fait de mauvaise rencontre. Mais à l'inverse, elle n'avait jamais vu non plus un seul homme susceptible de lui plaire. Et voilà que tout à coup, ce jeune homme, un duc, arrivant de nulle part, lui souriait, et elle avait envie de... de lui donner un baiser. Elle savait ce qu'était

un baiser. Elle avait vu son père et sa mère s'embrasser, alors qu'ils pensaient être seuls. Jusqu'alors, elle ne comprenait pas pourquoi ils aimaient cela. Maintenant, tandis qu'elle se tenait face au duc de Grandsvale, l'idée de partager un moment si intime avec lui ne la quittait pas.

« Enchanté, madame ! »

La voix de la personne qui venait de lui être présentée la fit sortir de sa transe. Elle se tourna vers lui. Quelle ne fut pas sa surprise lorsque l'homme s'inclina dans une profonde révérence !

« Je ne suis pas une dame ! dit-elle sous le choc.

— Pour moi, toute femme est une dame. Et je me dois de vous saluer comme il se doit. »

Alexandra lui rendit son salut, puis il y eut un silence. Elle attendait d'être présentée à la personne qui lui avait parlé la veille, mais rien ne vint.

« Et lui, qui est-ce ? questionna-t-elle enfin.

— Je m'appelle Calvin, madame. Je suis le cocher.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit son nom lorsque vous avez fait les présentations, monsieur le duc ? » demanda-t-elle à Édouard.

Elle l'avait appelé « monsieur le duc » ! De toute évidence, cette jeune fille vivait si recluse qu'elle ignorait tout de l'étiquette de la bonne société.

« Un gentilhomme ne présente pas ses domestiques.

— Vraiment ? Je pense que ce genre d'usage ne doit pas être de mise dans cette maison et dans cette situation. Comme vous le voyez, nous ne sommes pas riches et devons donc tout partager.

— Vous avez raison, madame ! intervint Georges. Nous nous en souviendrons. »

Alexandra hocha la tête avec satisfaction, mais releva le fait que le duc n'avait pas rouvert la bouche. C'était probablement une bonne chose, car cela lui rappela qui *il* était et

qui *elle* était. En aucun cas, elle ne pouvait se laisser séduire par un tel homme !

« Nous ne pouvons pas partir aujourd'hui, les informa alors Calvin. Les routes sont impraticables et leur état ne s'améliorera pas avant des heures, voire des jours. »

Édouard acquiesça et regarda Alexandra. Et dire qu'il s'était demandé quelle excuse il pourrait trouver pour rester auprès d'elle le temps de la séduire...

« Dans ce cas, dit-il, vous serait-il possible de nous accorder à nouveau un toit pour la nuit ? Je vous promets que nous ne vous voulons aucun mal. Parole de gentleman. »

Devait-elle s'y fier ? Cependant, elle était en leur compagnie depuis plus d'une demi-heure et aucun d'eux n'avait eu de geste déplacé, ni de regard concupiscent. Elle prit sa décision assez rapidement. De toute façon, elle n'avait pas vraiment le choix.

« Je vais vous offrir quelque chose de chaud à boire. Suivez-moi. »

Et elle les fit entrer dans la maison.

Plus tard, beaucoup plus tard, elle se dirait qu'elle aurait dû refuser, ou alors les laisser dans l'écurie jusqu'à leur départ. Mais plus tard, elle admettrait aussi qu'elle n'était à l'époque qu'une jeune fille innocente qui ne savait rien de la vie. Plus tard, elle se rendrait compte qu'à cause de lui, elle n'avait plus droit à aucun espoir. Plus tard, elle apprendrait ce qu'était la haine !

Chapitre 2

« J'ai vu ton regard, Édouard, fit Georges dès qu'ils se retrouvèrent seuls dans la petite cuisine. Elle te plaît beaucoup. Ce n'est pas étonnant, vu sa beauté.

— N'est-ce pas ? Et à mon avis, elle a besoin d'un peu de distraction dans sa vie. Ne penses-tu pas ? »

Georges fit la grimace.

« Si je comprends bien, tu comptes la séduire ?

— Je ne laisserai certes pas ce petit bijou m'échapper. Tu es jaloux ? » demanda-t-il en voyant la mine renfrognée de son ami.

Celui-ci haussa les épaules.

« Non, ce n'est pas cela. Cependant... elle est très seule, et si tu la séduis... Ne ferais-tu pas mieux de la laisser tranquille ?

— Justement, grâce à moi, elle aura de beaux souvenirs quand elle se retrouvera

mariée à un rustre ou bien vieille fille. Et puis c'est une paysanne ; elle ne doit pas être si innocente que cela, malgré les apparences.

— Elle est très pauvre ! »

Édouard savait où son ami voulait en venir. Il s'était déjà rendu compte la veille du dénuement dans lequel vivait Alexandra, lorsqu'il avait vu le « poulain » dans l'écurie. C'était plus un canasson qu'autre chose. Et lorsque la jeune femme les avait fait entrer dans la maison, il avait bien remarqué qu'il n'y avait pas beaucoup de meubles : une chaise à bascule devant la cheminée, un banc et un tapis un peu usé.

La cuisine n'était pas plus fournie. Elle avait dû y déplacer la chaise à bascule pour Calvin. Georges ne faisait que constater ce qui sautait aux yeux : elle risquait de penser qu'il l'aiderait à échapper à sa misère ! Ce qui était complètement hors de question. Sauf s'il en faisait sa maîtresse... Il haussa les épaules. Cela n'en vaudrait pas la peine si, après avoir pris du plaisir avec elle une première fois, il ne la désirait plus.

Édouard ne connaissait pas la pitié envers autrui, et il ne supportait pas lui-même d'en être l'objet. Mais il n'avait pas plus envie de devoir la moindre faveur à cette jeune fille, si belle fût-elle. Il décida donc qu'il en resterait là.

« Tu as raison, dit-il à Georges. Je vais devoir...

— Messieurs ! »

La voix douce d'Alexandra le coupa dans sa phrase. Il se tourna vers elle... et oublia son projet de l'épargner. Il lui fallait cette fille ! Sa bouche seule était une tentation pour ses sens. Il la regarda intensément. Elle rougit et, gênée, baissa la tête.

Georges toussa. Édouard s'arracha à sa contemplation de la jeune fille pour se tourner vers son ami. Ce dernier le regardait en fronçant les sourcils. Cependant, il était trop tard, Édouard avait pris sa décision. Il se leva et s'approcha de leur hôtesse.

« Quand pourrons-nous rencontrer votre mère ? »

Alexandra avait vraiment du mal à se concentrer. Le duc avait une voix chaude qui la faisait trembler. Elle leva les yeux vers lui et se perdit dans la profondeur de son regard. Cet homme était magnifique, et il semblait l'attirer comme un aimant. Pourquoi lui ? Il ne lui paraissait même pas sympathique, et beaucoup moins gentil que son ami. Si elle devait choisir l'un de ces hommes, son choix se porterait vers le cocher, qui était certes un peu plus élevé qu'elle socialement, mais beaucoup plus à sa portée que le duc de Grandsvale. Mais lorsqu'elle regardait Calvin et même lord Filsbury, elle ne ressentait que de l'indifférence. Elle n'avait pas envie de se jeter dans leurs bras, encore moins de s'oublier dans leur regard. Elle était consciente de la présence de lord Filsbury dans la pièce et pourtant, elle ne pouvait détourner son regard du duc. Quel sort lui avait-il jeté ? Pire, comme s'il était conscient de ses sentiments, il sourit. Ce même sourire qui l'avait fait chavirer.

« Votre mère ? demanda-t-il.

— Comment ?

— Quand allons-nous la rencontrer ? »

Elle put enfin se concentrer suffisamment pour réfléchir à sa question. Il était inutile de mentir, il savait déjà que sa mère ne pouvait pas se déplacer.

« Elle est alitée. Elle ne peut plus bouger depuis des mois. C'est arrivé peu après la mort de mon père. Et... et elle ne peut plus parler non plus. »

Édouard fronça les sourcils.

« Qu'en pense le médecin ? »

Alexandra se mordit la lèvre, ce qui fit bouillir le sang du jeune homme.

« Je... Nous n'avons pas de quoi payer le médecin.

— Accompagnez-moi à sa chambre », ordonna gentiment Édouard.

Le jeune homme venait de comprendre comment il pouvait s'attirer les grâces de la belle. Oui, elle était seule. Non, il ne devrait pas profiter d'elle à ce point. Mais il savait qu'elle n'était pas innocente. Il connaissait la vie des paysans, surtout des femmes. Ces

dernières passaient leurs journées à travailler et essayaient de prendre du bon temps dès qu'elles le pouvaient. Cette demoiselle, même isolée, avait forcément fréquenté d'autres personnes au cours de sa vie. Et puis, si elle lui plaisait suffisamment, il pourrait même subvenir à ses besoins. Il l'installerait à Londres dans une maison qu'il louerait pour elle. Vivian n'en serait pas très heureuse, mais il n'avait pas de comptes à lui rendre.

Alexandra le regarda dans les yeux. Il prit soin de ne laisser rien voir qui pourrait lui faire soupçonner ses véritables motivations. Ce qu'elle vit dut lui plaire, car elle acquiesça et, sans un mot, reprit la direction du salon. Édouard crut entendre un soupir derrière lui, mais il ne se tourna pas pour vérifier qu'il venait de Georges. Il n'avait pas envie de se sentir coupable.

* * *

Alexandra n'avait jamais eu honte de sa pauvreté. Jusqu'à ce qu'il parle du médecin. L'aveu de leur indigence aurait dû entraîner

un certain dégoût de sa part. Mais il n'avait rien dit, comme s'il comprenait. Son attitude à son égard n'avait pas changé non plus. Et elle en avait été touchée. Après tout, il était duc, et les ducs n'étaient pas censés comprendre ce que c'était, de ne pas pouvoir même payer le médecin. Or le duc n'avait pas paru surpris ou épouvanté. Il avait juste demandé à rencontrer sa mère. Elle avait eu envie de pleurer. Elle n'avait jamais été aussi consciente de sa solitude qu'à cet instant. Étonnant comment un seul homme pouvait vous faire réaliser ce que votre vie était ! Malheureusement, elle n'avait pas les moyens de changer les choses.

Édouard n'avait jamais vu une femme malade alitée. La mère d'Alexandra faisait peur à voir. Elle semblait morte ; non seulement elle était très pâle et ne bougeait pas, mais elle avait les yeux grand ouverts et la bouche fermée. Cependant, sa poitrine se soulevait. C'était le seul signe de vie qu'elle présentait.

« Ce doit être difficile, jour après jour. »

La jeune femme haussa les épaules. Elle ne le regardait pas. Avait-elle honte ? Ou peur de sa réaction ? Pour la première fois de sa vie, Édouard sentit que la situation lui échappait. Il eut envie de la serrer dans ses bras et de la réconforter.

« Comment vous en sortez-vous ?

— Je vends mes produits au marché. »

Elle évitait toujours son regard. Édouard s'approcha d'elle. Elle se raidit. Elle avait peur de lui ! Le jeune homme prit son menton et tourna son visage vers lui.

« Que craignez-vous ?

— Vous ! souffla-t-elle. Ce que je ressens pour vous. »

Édouard aurait dû la relâcher, mais à ce moment, lui aussi se noya dans les yeux de la jeune femme. Alors, sans rien dire, il la prit dans ses bras et couvrit sa bouche de la sienne.

Alexandra soupira, et Édouard en profita pour explorer sa bouche de sa langue. La jeune fille avait l'impression d'avoir attendu ce baiser toute sa vie. Elle se serra contre lui

et se mit elle aussi à l'embrasser fougueusement...

Leur baiser dura une éternité. Enfin, Édouard releva la tête, les yeux assombris par le désir.

« Mon Dieu ! murmura-t-il. Oh, Alexandra ! »

Il enfouit son visage dans ses cheveux.

« Où se trouve votre chambre ? »

Elle se raidit et s'écarta brusquement de lui. Elle était peut-être sous le charme de cet homme, mais elle n'avait pas perdu toute sa tête. Elle était plus que jamais consciente de leurs différences.

« Vous m'aviez dit que je n'avais rien à craindre de vous. »

Édouard se passa la main dans les cheveux.

« Je suis désolé. Je... Je n'ai pas réfléchi. »

Et en effet, il n'avait pas du tout réfléchi. En tant que séducteur, il aurait dû savoir que ce n'était pas le moment. Ils se trouvaient dans la chambre de la mère d'Alexandra, et

elle lui avait avoué être bouleversée par lui. Il aurait dû la laisser à ses pensées et ses sensations et revenir à la charge plus tard. La laisser mijoter. Il venait de faire un faux pas monumental. Comment se rattraper ? Déjà, la jeune fille reculait, mettant une distance physique et émotionnelle entre eux. Inutile de lui rappeler qu'elle avait répondu passionnément à son baiser.

« Je ressens moi aussi quelque chose pour vous », dit-il alors.

Cette phrase eut au moins le don d'attirer son attention.

« Comment ? Mais... ?

— Je ne sais pas pourquoi, mais lorsque je pose les yeux sur vous, j'ai envie de vous protéger. De vous prendre dans mes bras. Et vous savoir si proche m'a fait perdre la tête. »

Il la regarda et vit que ses paroles l'avaient touchée. Elle le regardait comme si elle n'en croyait pas ses yeux. Lui-même avait du mal à réaliser qu'il avait dit cela. Jusqu'à présent, il n'était jamais allé aussi loin pour séduire une jeune fille.

Alexandra secoua la tête.

« Oui, eh bien... ne recommencez pas, s'il vous plaît. »

Édouard rit.

« Je ne peux malheureusement pas vous promettre une telle chose. Mais je vous garantis que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour l'éviter. En attendant, je vous propose d'aller retrouver mes compagnons. Qui sait, nous trouverons peut-être de quoi nous amuser ensemble. »

* * *

Le père d'Alexandra avait un jeu de cartes et un jeu d'échecs, et lui avait appris à jouer. C'était ce qui leur avait permis de supporter leur solitude et leur misère. Cependant, le niveau de la jeune femme n'égalait guère celui des deux gentlemen qui se trouvaient actuellement dans la maison. D'autant que l'un d'eux la perturbait atrocement. Et la charmait de plus en plus par des petits gestes, des regards, sa gentillesse, la façon dont il l'écoutait. Il accaparait toute son attention.

À présent, il savait tout ce qu'il y avait à savoir sur elle, même si ce n'était pas grand-chose. Elle était seule avec sa mère, elle faisait ce qu'elle pouvait pour survivre. Et elle n'attendait pas beaucoup de la vie, à part vivre confortablement auprès de personnes qu'elle aimait. Oui, le jeune homme l'écoutait, et plus les heures s'écoulaient, plus elle était attirée par lui. Elle se sentait en sécurité auprès de lui. Et lorsqu'arriva la nuit, elle n'eut pas le cœur de le renvoyer à l'écurie. Ni aucun de ses amis. La demeure était petite, certes, mais en se serrant, chacun aurait une place.

« Je... Eh bien, je n'ai pas grand-chose à vous offrir, mais vous pouvez dormir dans la maison ce soir. »

Elle n'osa pas regarder en direction du duc en faisant cette proposition. Elle ne souhaitait pas lui donner de fausses idées.

« L'écurie nous suffit, madame », intervint lord Filsbury d'une voix froide.

Curieusement, alors qu'elle avait pensé que lord Filsbury était le plus aimable des

deux, plus la journée passait, plus il se renfrognait, et moins il leur parlait. Elle ne comprenait pas la raison de ce changement, mais elle ne le connaissait pas suffisamment pour lui poser la question directement.

« Que proposez-vous, Mlle Blackwood ? » demanda le duc.

Lord Filsbury se rembrunit encore plus.

« Je peux préparer quelque chose dans le salon pour deux personnes, et il y a une petite chambre vide. Je... Mes parents avaient espéré avoir un autre enfant et... »

Elle se tut. Elle commençait à se ridiculiser.

« Filsbury dormira dans le salon avec Calvin, et moi... dans la chambre que vous avez mentionnée. »

Sa voix douce fit redresser la tête d'Alexandra. Elle se sentit perdue, une fois de plus.

« Oui, eh bien, je vais m'occuper de cela.

— Calvin ? intervint le duc.

— Je vais m'en charger, madame. Ne vous souciez pas de nous et allez dormir. Vous avez besoin de repos.

— Mais...

— Faites ce qu'il vous dit, Mlle Blackwood. »

Le duc se leva et prit la main de la jeune femme. Sans discuter, trop troublée par son contact, elle se leva.

« Montrez-moi l'endroit où je vais dormir.

— Oui, bien sûr.

— Messieurs, je vous souhaite une bonne nuit. »

Alexandra ne sut jamais s'il avait obtenu une réponse. La main du duc dans la sienne lui procurait une chaleur telle qu'elle atteignait des endroits intimes de son corps. Et finalement, ils n'arrivèrent jamais dans la pièce où il devait dormir. À peine dans le couloir, hors de vue de ses compagnons, il la prit dans ses bras et l'embrassa fiévreusement.